

www.e-rara.ch

Vie de Napoléon Buonaparte, empereur des français

Scott, Walter

Paris, MDCCCXXVII [1827]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6992

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-28437>

Chapitre XVIII.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

SOMMAIRE DE CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XVIII.

SOMMAIRE DU CHAPITRE XVIII.

Napoléon espère que la Sainte-Alliance sera dissoute dans le cas où il triompherait des Anglais en Belgique. — L'armée anglaise prend ses positions le 17 juin, et les Français le lendemain matin. — Force des deux armées. — Plans de leurs généraux. — Bataille de Waterloo, commencée l'après-midi du 18 juin. — Les Français dirigent leur attaque sur le centre de l'armée anglaise. — Charges des cuirassiers ; — et comment ils sont reçus. — Arrivée des Prussiens. — Charge de Ney à la tête de la garde impériale. — Il est repoussé. — Napoléon commande la retraite. — Rencontre des généraux victorieux à la Belle-Alliance. — Conduite de Napoléon pendant l'action. — Blücher se met à la poursuite des Français. — Perte des Anglais ; — des Français. — Tentatives subséquentes de Napoléon pour déprécier les talens militaires du duc de Wellington ; réponse. — Censures mal fondées qu'il fait du général Grouchy. — L'opinion que les Anglais étaient sur le point de perdre la bataille, au moment où les Prussiens arrivaient, démontrée fausse.

CHAPITRE XVIII.

On pourrait trouver plusieurs avis différens sur la question purement militaire de savoir si le général anglais devait hasarder une bataille pour la défense de Bruxelles, ou si, se jetant dans la forte ville d'Anvers, il devait s'y tenir à l'abri jusqu'à ce que les renforts qu'il attendait fussent arrivés. Mais la position de Bruxelles était de la dernière importance sous le point de vue moral et politique. Napoléon a déclaré que s'il eût gagné la bataille de Waterloo, il aurait eu le temps de révolutionner la Belgique; et quoique cette déclaration soit hasardée, il est hors de doute que les Français avaient un grand nombre de partisans dans un pays qu'ils avaient si long-temps possédé. Le gain de la bataille de Ligny n'avait point eu de résultats remarquables, encore moins l'action indécise de Quatre-

Bras; mais si ces rencontres eussent été suivies de la retraite de l'armée anglaise à Anvers, et de la prise de Bruxelles, la principale ville des Pays-Bas, elles auraient pu être mises au rang des victoires les plus décisives.

Napoléon voyait dans une telle victoire des résultats encore plus brillans, et n'attendait rien moins que la dissolution de l'alliance européenne, comme le prix de la défaite totale des Anglais en Belgique. Tant qu'il n'était pas question des moyens par lesquels serait déterminée cette dissolution, ceux qui n'avaient pas moins de confiance dans les intrigues de Napoléon que dans ses talens militaires, durent supposer qu'il avait déjà préparé, au milieu des puissances étrangères, quelque plan bien profond tendant à saper les fondemens de leur alliance, et prêt à être exécuté aussitôt que les succès de Buonaparte se seraient accrus à un certain point; mais quand on découvre que ces grandes espérances reposaient sur cette pensée de Napoléon, qu'une simple défaite du duc de Wellington eût occasioné un changement total d'administration en Angleterre; que,

suivant l'usage, les hommes d'état de l'opposition entrant en place auraient conclu aussitôt la paix avec lui, et que la coalition ainsi privée de subsides eût retiré les armées qui touchaient la frontière de la France dans toute sa ligne septentrionale et orientale, les extravagantes combinaisons de Napoléon ne servent qu'à montrer combien peu il devait connaître la nation anglaise qu'il avait si long-temps combattue. La guerre avec la France avait duré plus de vingt ans, et quoique plusieurs de ces années eussent été marquées par de mauvais succès et des défaites, la nation avait persévéré dans une résistance qui se termina par un triomphe complet. L'opinion publique sur le grand général qui conduisait les troupes anglaises, était trop enracinée pour qu'elle pût céder dans le cas d'un revers; et l'événement de la campagne de 1814, dans laquelle Napoléon, plusieurs fois victorieux, fut à la fin totalement défait et détrôné, aurait encouragé un peuple moins persévérant que le peuple anglais à continuer la guerre. Malgré une simple défaite, si on eût dû l'éprouver, le duc avait à son arrière-garde, et la forte-

resse presque imprenable d'Anvers, et le port de cette ville, par où il pouvait attendre des renforts de l'Angleterre. Blücher avait souvent montré combien peu il se laissait décourager par une défaite; le pis eût été qu'il se fût replié sur une armée russe de deux cent mille hommes qui s'avavançait. Les espérances que la bataille de Waterloo, si elle était gagnée par les Français, mettrait fin à la guerre, devaient être abandonnées comme des chimères; que l'on considérât, soit le caractère constant et ferme du grand personnage qui est à la tête de la monarchie anglaise, soit les dispositions de la chambre des communes, où un grand nombre des membres distingués de l'opposition s'étaient joints au ministère dans la question de la guerre, soit enfin que l'on réfléchît à l'unanimité des sentimens de la nation, qui avait vu avec indignation la nouvelle irruption de Buonaparte. Cependant on ne peut nier que si Napoléon eût remporté quelques succès dans cette première campagne, ils auraient beaucoup ajouté à son influence, tant en France qu'en d'autres pays, et peut-être compromis la possession de la Flandre.

Le duc de Wellington forma donc la résolution de protéger Bruxelles, s'il était possible, même au risque d'une action générale.

En se dirigeant des Quatre-Bras à Waterloo le duc avait rétabli sa communication avec Blücher, qui avait été dérangée par la retraite des Prussiens à Wavres. Quand il y fut établi, Blücher fut encore une fois sur la même ligne que les Anglais, l'aile droite prussienne et la gauche des Anglais n'étant séparées que par un espace d'environ cinq lieues et demie. Le terrain qui était entre les deux points extrêmes, nommé les hauteurs de Saint-Lambert, était très-rude et boisé, et les chemins qui s'y croisaient, formant le seul moyen de communication entre les Anglais et les Prussiens, avaient été horriblement dégradés par les derniers mauvais temps.

Le duc donna connaissance au prince Blücher de sa position devant Waterloo, lui faisant part en même temps de sa résolution de livrer à Napoléon la bataille qu'il paraissait désirer, pourvu que le prince voulût y concourir avec deux divisions de l'armée prussienne. La réponse fut digne

de cet infatigable et indomptable vétéran, qui n'était jamais assez déconcerté par une défaite pour n'être pas toujours prêt à combattre le lendemain. Il répondit donc qu'il ne viendrait pas au secours de Wellington avec deux divisions seulement, mais avec toute son armée, et que, pour se préparer à ce mouvement, il ne demandait pas plus de temps qu'il n'était nécessaire pour distribuer à ses soldats du pain et des cartouches.

Il était trois heures de l'après-midi du 17, quand les Anglais vinrent dans la plaine, et prirent leurs bivouacs pour la nuit dans l'ordre de bataille suivant lequel ils devaient combattre le lendemain. Napoléon en personne n'atteignit que beaucoup plus tard les hauteurs de Belle-Alliance, et son armée ne déploya toutes ses forces que le matin du 18. Une grande partie des Français avaient passé la nuit dans le petit village de Gennape, et le propre quartier de Napoléon avait été à la ferme du Caillou, à environ un mille sur les derrières de la Belle-Alliance.

Le matin, quand Napoléon eut formé sa ligne de bataille, son frère Jérôme, à qui

il attribuait de très-grands talens militaires, reçut le commandement de l'aile gauche; les comtes d'Erlon et Reille commandèrent le centre, et le comte Lobau l'aile droite. Les maréchaux Soult et Ney devaient agir comme lieutenans-généraux sous l'empereur. La force des Français sur le champ de bataille devait se composer d'environ soixante-quinze mille hommes. L'armée anglaise n'excédait pas ce nombre, d'après le calcul le plus élevé; chaque armée était commandée par un chef sous lequel elle aurait défié tout l'univers. Ainsi les forces étaient à peu près égales, mais les Français avaient le très-grand avantage d'être des soldats de la même nation, formés à la guerre et en ayant l'expérience, tandis que les Anglais, dans l'armée du Duc de Wellington, ne passaient pas trente-cinq mille hommes, et quoique la légion allemande fût formée de vieilles troupes, les autres soldats que commandait le duc appartenaient aux contingens des états d'Allemagne, troupes nouvellement levées, n'ayant pas l'usage d'agir de concert, et que quelques précédens faisaient soupçonner de tiédeur pour la cause dans laquelle ils

étaient engagés, de sorte que l'on ne pouvait se fier à leur assistance et à leur coopération qu'autant qu'on ne pouvait l'éviter. En adoptant la manière de calculer de Buonaparte, qui prétendait qu'un Français valait un Anglais, mais qu'un Français ou un Anglais valait deux hommes de toute autre nation, l'inégalité de forces du côté du duc de Wellington était très-considérable.

L'armée anglaise ainsi composée était divisée en deux lignes; la droite de la première ligne consistait dans la seconde et la quatrième division anglaise, la troisième et la sixième division hanovrienne, et le premier corps des troupes belges commandées par lord Hill. Le centre était composé du corps du prince d'Orange, avec les troupes de Brunswick, celles de Nassau, les gardes, sous le général Cooke, à droite, et la division du général Alten à gauche. L'aile gauche se composait des divisions de Picton, Lambert et Kempt. La seconde ligne était principalement formée de troupes que l'on croyait le moins dignes de confiance, ou qui avaient trop souffert dans l'action du 16 pour être encore exposées,

à moins de nécessité; cette ligne était placée sur le penchant des hauteurs et en arrière, afin d'être à l'abri de la canonnade, mais elle perdit beaucoup de monde pendant l'action par la mitraille; la cavalerie fut placée à l'arrière-garde, distribuée tout le long de la ligne, mais surtout portée à la gauche du centre, à l'est de la chaussée de Charleroi. La ferme de la Haye-Sainte, sur le front du centre, était garnie de soldats, mais on n'avait pas le temps d'y préparer des moyens de défense. La maison de campagne, les jardins et la cour de Hougomont formaient un poste avancé et fortifié vers le centre de la droite. Toute la position anglaise figurait une sorte de courbe dont le centre était le plus près de l'ennemi, et les extrémités, particulièrement à la droite, s'en éloignaient considérablement.

Les plans de ces deux grands généraux étaient extrêmement simples; l'objet du duc de Wellington était de maintenir sa ligne de défense jusqu'à ce que les Prussiens survenant lui donnassent une supériorité de force bien décidée; ils étaient attendus vers onze heures ou midi; mais les

chemins, qui étaient extrêmement mauvais par suite d'un orage violent, les retinrent quelques heures de plus.

Le plan de Napoléon n'était pas moins simple et moins précis ; il comptait, par l'impétuosité ordinaire de son attaque, rompre l'armée anglaise et la détruire avant que les Prussiens fussent arrivés sur le champ de bataille ; après quoi, il pensait bien avoir l'occasion favorable de détruire les Prussiens, en arrêtant leur marche à travers le sol dégradé qui les séparait des Anglais. Il était si persuadé que tout arriverait ainsi, qu'il crut la division de Grouchy, qui avait été détachée le 17 à la poursuite de Blücher, suffisante pour retarder sinon pour arrêter complètement la marche des Prussiens. Ses raisons pour concevoir cette dernière opinion furent, comme nous le montrerons plus tard, trop promptement adoptées.

Commencant l'action suivant son système ordinaire, Napoléon mit la garde en réserve, afin de s'en servir dans l'occasion pour charger avec elle, quand des attaques multipliées de colonnes sur colonnes, d'escadrons sur escadrons, réduiraient son en-

nemi fatigué à montrer quelques signes d'irrésolution : mais les mouvemens de Napoléon ne furent pas très-rapides ; son armée avait souffert de la tempête beaucoup plus que les Anglais, qui étaient dans leurs bivouacs le 17 juin après midi, tandis que les Français étaient encore en marche, et n'étaient pas entrés en ligne sur les hauteurs de Belle-Alliance, avant dix ou onze heures du lendemain 18. L'armée anglaise eut ainsi quelque temps pour prendre de la nourriture et pour préparer ses armes avant l'action ; et Napoléon perdit plusieurs heures avant d'être en état de commencer l'attaque. Le temps était d'un prix inestimable pour les deux partis, et les heures, les minutes avaient de l'importance : là-dessus, Napoléon fut moins attentif que le duc de Wellington.

La tempête qui, toute la nuit, s'était déchaînée avec une violence extraordinaire, s'abattit le matin, mais le temps fut orageux tout le jour. Entre onze heures et midi, cette action terrible, qui devait être si décisive, commença par une canonnade de la part des Français, immédiatement suivie d'une attaque commandée par Jé-

rôme, sur le poste avancé d'Hougomont. Les troupes de Nassau, qui occupaient les bois autour du château, en furent chassées par les Français; mais les plus grands efforts des assaillans ne réussirent pas à forcer la maison, le jardin et les cours, qu'un parti de gardes défendait avec la plus indomptable valeur. Les Français redoublèrent leurs efforts et se précipitèrent sur la haie extérieure qui protège le mur des jardins, ne prévoyant peut-être pas que ce mur lui-même défendait l'intérieur; ils tombèrent en grand nombre de ce côté sous le feu des assiégés, auquel ils étaient exposés dans toutes les directions. Cependant le nombre de leurs troupes leur permit de se rendre maîtres du bois, et par là de masquer Hougomont pour un moment et de se porter en avant avec leur cavalerie et leur artillerie contre la droite anglaise, qui se forma en bataillons carrés pour les recevoir. Le feu ne discontinua pas, mais sans qu'on eut de part et d'autre aucun avantage sensible. L'attaque fut à la fin repoussée, et si complètement, que les Anglais rouvrirent leur communication avec Hougomont, et cette importante

garnison se trouva renforcée du colonel Hepburn et d'un corps de gardes anglaises.

Le feu de l'artillerie étant devenu général le long de la ligne, la principale attaque des Français se transporta sur le centre anglais. Ce choc eut lieu avec la plus extrême fureur, et reçu avec la plus indomptable résolution. L'assaut fut donné à la ferme de Saint-Jean par quatre colonnes d'infanterie, et un gros considérable de cuirassiers qui prirent le devant; les cuirassiers suivirent avec une admirable intrépidité la chaussée de Gennape, où ils furent rencontrés et chargés par la grosse cavalerie anglaise; et alors commença un combat à la pointe de l'épée, qui dura jusqu'à ce que les Français eussent été repoussés sur leur propre position, où leur artillerie les protégea. Les quatre colonnes d'infanterie française engagées dans la même attaque, se frayèrent un passage jusqu'à la ferme de la Haye-Sainte, et, après avoir dispersé un régiment belge, se préparaient à s'établir au centre de la position anglaise, lorsqu'elles furent attaquées par la brigade du général Pack, qui avait été amenée de la se-

conde ligne par le général Picton, tandis qu'au même instant une brigade de cavalerie anglaise fit des évolutions autour de leur propre infanterie, et attaqua les Français en flanc au moment où ceux-ci étaient repoussés par le feu de la mousqueterie. Le résultat fut décisif; les colonnes françaises furent rompues avec un grand carnage, et deux aigles furent prises avec plus de deux mille hommes, qu'on envoya aussitôt à Bruxelles.

Cependant la cavalerie anglaise poursuivit trop loin son avantage; enveloppée au milieu de l'infanterie française, et d'un corps de cavalerie ennemie qui s'était détaché pour la soutenir, elle fut obligée de se retirer avec une perte considérable. Dans ce moment, le vaillant général Picton, si distingué par ses talens et sa bravoure, trouva la mort, ainsi que le général Ponsonby, qui commandait la cavalerie.

Ce fut alors que les Français se rendirent maîtres de la ferme de la Haye-Sainte, en taillant en pièces environ deux cent tirailleurs hanovriens, qui la défendirent vaillamment. Les Français gardèrent ce poste

pendant quelques instans, jusqu'à ce qu'ils en fussent chassés par des bombes.

Peu après cet événement, le combat se renouvela encore sur la droite, où la cavalerie française fit une attaque générale sur les carrés, particulièrement vers le centre de la droite des Anglais, ou entre cette position et la chaussée. Elle s'élança avec la plus intrépide résolution, malgré le feu continu de trente pièces d'artillerie placées à la tête de la ligne, et força les artilleurs qui les servaient à se retirer dans les carrés. Cependant l'ennemi n'avait aucun moyen de s'assurer des canons, ni même de les enclouer; et, à tous les instans favorables, les artilleurs anglais sortaient du lieu de leur refuge, armaient de nouveau leurs pièces, et tiraient sur les assaillans; manœuvre qui semble particulière aux Anglais^r.

* Le baron Muffling, parlant de cette particularité, dit : « L'artillerie anglaise a pour règle de ne point déplacer ses canons, quand elle est attaquée par de la cavalerie dans une position défensive. Lorsqu'une plus longue défense devient impossible, les hommes se jettent alors dans le carré d'infanterie le plus proche, emportant avec eux les ustensiles nécessaires pour les servir. Si l'attaque est repoussée, les artilleurs retournent à leurs pièces pour tirer sur l'ennemi en retraite. Ce serait une tactique extrêmement plausible, si l'infanterie était disposée d'une manière correspondante. »

Les cuirassiers persistaient dans leur attaque, et s'élançaient sur les carrés avec la pleine confiance de les faire reculer par l'impétuosité de leur charge. Ce combat terrible ressemblait à une mer en courroux venant se briser contre une chaîne de rochers. Les Anglais restaient fermes, et ne faisaient feu sur la cavalerie qu'à trente pieds de distance, quand les hommes prenaient la fuite d'un côté, que les chevaux galopaient de l'autre, et que les cuirassiers étaient repoussés.

Les auteurs français ont prétendu que des carrés furent rompus, et quelques drapeaux enlevés; mais, d'après le témoignage unanime de tous les officiers anglais présens à l'action, cette assertion est une fausseté positive. Ce ne fut pas cependant la faute des cuirassiers, qui déployèrent une valeur presque frénétique; ils se rallièrent toujours de nouveau, et retournèrent à l'attaque tant de fois, que les Anglais reconnaissaient jusqu'aux traits de ceux qu'ils repoussaient. Quelques-uns s'élançaient sur les baïonnettes, déchargeaient leurs pistolets, et portaient des coups de sabre avec un promptitude et une valeur

sans exemple. D'autres restaient dans l'étonnement , et étaient renversés par la mousqueterie et l'artillerie. Quelques escadrons passant par les intervalles de la première ligne , chargèrent avec aussi peu de succès les carrés de Belges qui y étaient postés. Enfin les cuirassiers furent si maltraités sur tous les côtés, qu'ils furent forcés d'abandonner la tentative qu'ils avaient faite avec tant d'intrépidité et de courage. La plus grande partie de la grosse cavalerie des Français fut entièrement détruite dans ces efforts inouïs.

Buonaparte, dans son bulletin, donne à entendre que ce fut une entreprise faite sans ordres , et continuée seulement par le courage désespéré des soldats et des officiers. Il est certain que par la destruction de ce noble corps de cuirassiers , il perdit ceux qui auraient le plus contribué à couvrir sa retraite. Lorsque les restes de cette belle cavalerie furent dispersés , les Français se bornèrent pour quelques instans à une vive canonnade , dont les Anglais se garantirent en partie , en se couchant par terre , tandis que l'ennemi préparait une attaque sur un autre point , et se dis-

posait à le conduire d'une manière différente.

Il était environ six heures, et, pendant cette longue succession des plus furieuses attaques, les Français n'avaient obtenu aucun succès, excepté qu'ils avaient occupé pour un instant le bois qui entoure Hougomont, d'où ils avaient été chassés, et la ferme de la Haye-Sainte, qui avait été bientôt reprise. De l'autre côté, les Anglais avaient été très-maltraités, mais sans perdre un pouce de terrain, excepté les deux postes qu'ils avaient aussi regagnés. Dix mille hommes cependant furent tués ou blessés. Quelques régimens étrangers avaient pris la fuite, quoique d'autres eussent montré la plus grande valeur. Les rangs étaient éclaircis par la perte des fugitifs, et par l'absence de ceux qui avaient abandonné la plaine sanglante dans le dessein d'emporter les blessés; et plusieurs de ceux-là, naturellement, ne se hâtèrent pas de revenir sur une scène si fatale.

Mais les Français ayant perdu environ quinze mille hommes et une colonne de prisonniers au nombre de deux mille, commencèrent à être inquiétés par les opé-

rations des Prussiens sur leur flanc droit ; et le secret du duc de Wellington se découvrit par ses conséquences. Blücher, fidèle à son engagement, avait mis en mouvement, le matin de bonne heure, la division de Bulow, qui n'avait pas été engagée à Ligny, pour communiquer avec l'armée anglaise, et opérer une diversion sur le flanc droit et l'arrière-garde des Français. Mais, quoiqu'il y eût seulement douze ou quinze milles entre Wavres et la plaine de Waterloo, cependant la marche fut beaucoup retardée par des circonstances inévitables. L'âpreté du pays et le mauvais état des routes offraient des obstacles sérieux aux progrès des Prussiens, surtout parce qu'ils traînaient une artillerie considérable. De plus, un incendie qui se manifesta à Wavres, dans la matinée du 18, empêcha le corps de Bulow de passer par cette ville, et l'obligea de suivre une route pénible et détournée. Après avoir traversé avec une grande difficulté la route près de Chapelle-Lambert, Bulow, avec la quatrième division prussienne que Wellington avait attendue vers onze heures, annonça son arrivée, à quatre heures et demie, par

une décharge éloignée d'artillerie. La seconde division fit un mouvement latéral dans la même direction que la quatrième et la première, mais plus près du flanc anglais, par le hameau de Ohain. L'empereur opposa aussitôt à Bulow, qui parut long-temps avant les autres, le sixième corps qu'il avait gardé en réserve pour ce service; et, comme l'avant-garde seulement était arrivée, il réussit à tenir les Prussiens en échec pour le moment. Le premier et le second corps prussien parurent dans la plaine encore plus tard que le quatrième. Le troisième corps s'était mis en mouvement pour suivre la même direction, quand il fut attaqué avec impétuosité par les Français commandés par le maréchal Grouchy, qui fut détaché, comme nous l'avons déjà dit, pour attirer l'attention de Blücher, dont il croyait avoir toutes les forces devant lui.

Au lieu d'être surpris, comme l'eût été un général ordinaire, par cette attaque sur son arrière-garde, Blücher se contenta d'envoyer à Thielman, qui commandait le troisième corps, l'ordre de se défendre lui-même aussi bien qu'il le pourrait sur la

ligne de la Dyle. Pendant ce temps, sans affaiblir l'armée qu'il commandait, en en détachant une partie pour soutenir Thielman, le vieux général accéléra plutôt qu'il ne suspendit sa marche vers le champ de bataille, où il prévoyait que la guerre allait être terminée d'une manière si décisive, que la victoire ou la défaite, sur tous les autres points, serait subordonnée à ce qui se passerait sur ce point principal.

Sur les six heures et demie ou environ, la seconde grande division de l'armée prussienne commença à entrer en communication avec la gauche anglaise par le village de Ohain, tandis que Bulow s'avancait de Chapelle-Lambert sur la droite et sur la queue de l'armée française, par un chemin creux ou vallée, appelé Frischemont. Il devint alors évident que les Prussiens allaient prendre une part sérieuse à la bataille, et avec des forces considérables. Napoléon avait encore les moyens de leur résister et de faire sa retraite, certain néanmoins d'être attaqué le jour suivant par les armées combinées de l'Angleterre et de la Prusse. Sa célèbre garde n'avait encore pris aucune part au combat, et

aurait été en état de le protéger après une bataille dans laquelle il avait eu jusque-là le désavantage, mais sans éprouver de défaite. Les circonstances critiques dans lesquelles il se trouvait enveloppé devaient se confondre dans son esprit; il n'avait pas de secours à attendre; une jonction avec Grouchy était la seule ressource qui pût augmenter ses forces; les Russes s'avançaient sur le Rhin à marches forcées; à Paris, les républicains formaient des plans contre son autorité; il semblait que tout devait être décidé dans cette journée et dans ces lieux. Troublé par tant de circonstances de funeste présage, il s'imagina qu'un effort désespéré, forçant la victoire avant que les Prussiens pussent agir effectivement, chasserait peut-être les Anglais de leur position, et il résolut de se hasarder à cette audacieuse épreuve.

A sept heures environ, la garde impériale se forma en deux colonnes sous les propres yeux de l'empereur, au pied du coteau de la Belle-Alliance; elle était commandée par l'intrépide Ney. Buonaparte dit aux soldats, et soutint la même fiction à leur commandant, que les Prussiens

qu'ils voyaient sur la droite se retiraient devant Grouchy. Peut-être le pensait-il ainsi lui-même. La garde répondit, pour la dernière fois, avec des cris de *vive l'empereur!* et s'avança avec résolution, ayant pour appui quatre bataillons de la vieille-garde en réserve, qui étaient tout prêts à soutenir leurs camarades. Un changement progressif avait eu lieu dans la ligne de bataille anglaise, par suite des attaques répétées et toujours repoussées des Français. La droite, qui au commencement du combat présentait un segment de cercle convexe, maintenant avait pris la forme concave, parce que l'extrême droite, après avoir été repoussée, avait été ramenée en avant; de sorte que le feu de l'artillerie et de l'infanterie tombait sur le flanc des Français, dont la tête avait de plus à soutenir le feu des hauteurs. Les Anglais étaient disposés sur une ligne profonde de quatre hommes pour recevoir les colonnes avancées de la garde française, sur lesquelles ils firent tomber une grêle de mousqueterie qui ne se ralentit pas un instant. Les soldats tirèrent à volonté, chaque homme chargeant et déchargeant son

arme aussi vite qu'il le pouvait. A la fin les Anglais firent un mouvement en avant comme pour cerner les têtes des colonnes, et en même temps ils continuaient de tirer sur les flancs de l'ennemi. Les Français tentèrent courageusement de se déployer; mais l'effort qu'ils firent sous un feu si meurtrier ne réussit pas. On les vit s'arrêter, hésiter, fuir, se mettre en désordre, se mêler, céder enfin, en se retirant, ou plutôt en fuyant dans une extrême confusion. Ce fut le dernier effort de l'ennemi, et Napoléon donna des ordres pour la retraite. Il ne lui restait plus de troupes pour la protéger, excepté les quatre derniers bataillons de la vieille garde. En arrière des colonnes d'attaque, ils se formèrent d'eux-mêmes en bataillons carrés et tinrent ferme. Mais dans ce moment, Wellington fit avancer toute la ligne anglaise, de sorte que, malgré le courage exercé de ces intrépides vétérans, ils furent aussi mis en désordre et entraînés dans la déroute générale, en dépit des efforts de Ney, qui, ayant eu son cheval tué sous lui, combattit l'épée à la main et à pied, jusqu'au dernier instant, au front même de la ligne.

Ce maréchal, dont les qualités militaires sont du moins hors de toute contestation, a démenti par sa conduite dans l'action deux circonstances répandues par les amis de Buonaparte. L'une de ces fictions se trouve dans son propre bulletin, qui attribue la perte de la bataille à une terreur panique causée par la perfidie de quelques voix inconnues qui élevèrent le cri de *sauve qui peut!* Une autre relation, accréditée à Paris, portait que les quatre bataillons de la vieille garde qui conservèrent les derniers une apparence d'ordre, sommés de se rendre, firent cette réponse magnanime : *La garde meurt et ne se rend pas!* Une édition de cette histoire ajoute que dans ce moment les bataillons firent un demi-tour en dedans, et déchargèrent leurs fusils les uns sur les autres afin de ne pas mourir par les mains des Anglais. Ni la réplique, ni le prétendu sacrifice de la garde n'ont le moindre fondement. Cambrone, dans la bouche duquel cette réponse est mise, rendit lui-même son épée et resta prisonnier. De plus, la noble conduite de la vieille garde reçoit un plus digne hommage de l'aveu unanime qu'elle

combattit jusqu'à l'extrémité avec un inébranlable courage, que de ceux qui lui attribuent une espèce de suicide militaire sur le champ d'une bataille perdue. Tous ces soldats combattirent comme des braves, et ce n'est pas les louer que de les représenter comme des insensés. Que ces paroles aient été ou non proférées par Cambrone, la garde impériale a bien mérité qu'elles fussent inscrites sur son monument.

Pendant ce mouvement décisif, Bulow, qui avait concentré ses troupes, et qui à la fin se trouvait en force pour agir, emporta le village de Planchenoit à l'arrière-garde française, et fit un feu si actif sur leur droite que la canonnade gêna la poursuite des Anglais, et fut suspendue en conséquence. Les armées anglaise et prussienne, s'avancant en lignes obliques, se réunirent sur les hauteurs si récemment occupées par les Français, et célébrèrent leur victoire par des cris de félicitation mutuelle.

L'armée française était en ce moment dans une complète déroute; et quand les généraux victorieux se rencontrèrent à la

ferme de la Belle-Alliance, il fut convenu que les Prussiens se mettraient à la poursuite de l'ennemi, parce que les Anglais étaient épuisés par les fatigues d'une bataille de huit heures.

Pendant toute l'action, Napoléon conserva une grande sérénité. Il se tint sur les hauteurs de la Belle-Alliance, et assez près du centre. De cette position son regard embrassait toute la plaine, qui n'a pas plus de deux milles d'étendue. Long-temps il n'exprima aucune inquiétude sur le sort de la bataille; il observa la conduite de chaque régiment, loua plus d'une fois les Anglais, mais toujours en parlant d'eux comme d'une proie assurée. Quand sa garde se disposa au dernier effort, qui lui fut si fatal, il descendit lui-même à moitié chemin de la chaussée de la Belle-Alliance, afin de lui faire une dernière exhortation. Il suivit attentivement leur marche avec une lorgnette, et refusa d'écouter un ou deux aides-de-camp qui venaient en ce moment de la droite l'informer de l'apparition des Prussiens. Enfin, voyant les colonnes d'attaque chanceler et se confondre, celui de qui nous tenons ces renseignemens nous

dit qu'il devint pâle comme un cadavre ; qu'il se dit à lui-même , et à ceux qui l'entouraient , « Tout est perdu à présent. » Il quitta alors le champ de bataille sans s'arrêter ni se rafraîchir jusqu'à Charleroi , où il resta un moment dans une prairie , et occupa une tente qu'on lui avait préparée ¹.

Cependant Blücher ne cessait de poursuivre l'arme française en déroute. Il accéléra la marche de l'avant-garde prussienne , et envoya tous ses cavaliers sur les traces des Français fugitifs. A Gennape , ils tentèrent un espèce de défense , en barricadant le pont et les rues. Mais les Prussiens les forcèrent en un moment ; et , quoique les Français fussent assez nombreux pour opposer de la résistance , le désordre était si grand , et leur force morale si complètement abattue pour le moment , qu'ils furent

¹ Nous avons été instruits de ces détails par un paysan flamand appelé Lacoste , qui , obligé de servir de guide à Buonaparte , resta avec lui pendant toute l'action et l'accompagna à Charleroi. Il paraissait être un homme intelligent , et racontait son histoire avec la plus grande simplicité. L'auteur l'a vu , et a entendu son récit très-peu de temps après l'action *.

* Nous avons entendu dire qu'un guide intelligent , Lacoste , racontait à chaque voyageur l'histoire qui semblait le flatter le plus.

la plupart égorgés comme des troupeaux , et chassés de bivouac en bivouac , sans montrer l'ombre de leur courage accoutumé. Cent cinquante canons furent abandonnés aux Anglais , et les Prussiens en prirent un nombre égal. Ces derniers s'emparèrent aussi de tout le bagage de Napoléon et de sa voiture , où , entre autres objets de curiosité , l'on trouva une proclamation qui devait être publiée à Bruxelles le lendemain.

La perte des Anglais dans cette terrible bataille fut immense , comme le dit le duc de Wellington , qui n'est pas un faiseur de phrases exagérées. Cent officiers tués , cinq cents blessés , dont plusieurs mortellement , quinze mille hommes tués ou blessés (indépendamment de la perte des Prussiens à Wavres) , plongèrent la moitié de l'Angleterre dans le deuil. Plusieurs officiers de distinction succombèrent. Il faut toute la gloire et tous les solides avantages de cette immortelle journée , pour consoler du prix auquel elle fut achetée. Le commandant en chef , forcé de se porter partout , fut continuellement dans le plus grand péril. Le duc et un officier de son nombreux état-

major furent les seuls qui ne furent point blessés, ni eux ni leurs chevaux.

Il serait difficile de calculer l'étendue de la perte des Français. Outre ceux qui succombèrent dans le combat et dans la fuite, un grand nombre déserta. Nous ne croyons pas que de soixante-quinze mille hommes, il en soit resté la moitié sous les armes.

Ayant fini notre récit de cette mémorable action, nous nous croyons obligé de parler de ce que Napoléon lui-même en a dit, afin d'y trouver de nouvelles lumières sur ce sujet, mais surtout sur son caractère.

Le récit de la bataille de Waterloo, dicté par Napoléon à Gourgaud, et que le général Grouchy traite de roman rempli de suppositions gratuites, de déguisemens et de faussetés, accuse les généraux qui combattirent sous Buonaparte, d'avoir dégénéré. Ney et Grouchy sont plus particulièrement désignés; le premier par son nom, le second par une allusion évidente. Il y est dit qu'ils avaient perdu cet énergique et audacieux génie qui les distinguait autrefois, et auquel la France dut ses triomphes; ils étaient devenus craintifs et

circonspects dans toutes leurs opérations ; et malgré leur bravoure personnelle, l'objet important pour eux avait été de s'exposer le moins possible. Cette remarque générale, faite à dessein, pour transporter de l'empereur à ses lieutenans, le blâme du mauvais succès de cette campagne, est à la fois injuste et ingrate. Avaient-ils perdu leur énergie, ceux qui, dans le champ de Waterloo, combattaient encore long-temps après que l'empereur l'eut quitté ? Grouchy était-il irrésolu dans ses opérations, lui qui ramena sa division à Paris, malgré tous les obstacles que lui opposa une armée victorieuse, trois fois plus forte que la sienne ? Ces deux chefs avaient abandonné pour Napoléon, le rang et la fortune, qu'ils auraient pu garder paisiblement sous les Bourbons. Montrèrent-ils la répugnance à s'exposer dont on les accuse, quand pour le rejoindre dans sa carrière aventureuse, ils oublièrent non-seulement leur intérêt et leur sûreté, mais encore leur honneur, à la face de l'Europe, en s'exposant à une mort certaine, si les Bourbons l'emportaient ? Ceux qui combattirent la corde au cou, et tels étaient certainement Ney et

Grouchy, agissaient, il nous semble, en désespérés. Est-il croyable, qu'en de telles circonstances, ceux dont la fortune et la vie dépendaient de la victoire, braves d'ailleurs comme on le reconnaît, soient restés en arrière quand leur sort était dans un des bassins de la balance ?

On ne peut guère attendre que celui qui était injuste envers les siens fût plus vrai à l'égard d'un ennemi. Le duc de Wellington, en toute occasion, n'a pas refusé aux talens militaires de Napoléon cette justice qu'un esprit généreux est jaloux de rendre à un adversaire, et il a volontiers déclaré que la conduite de Napoléon et de son armée dans cette mémorable bataille fut digne de leur grande réputation. On dira peut-être qu'il est facile au vainqueur d'accorder des louanges au vaincu, mais qu'il faut un plus haut degré de candeur au vaincu pour rendre justice au vainqueur. Napoléon paraît ne pas avoir eu cette noble grandeur d'âme, car lui-même, et les différentes personnes par lesquelles il faisait circuler ses paroles, s'accordent dans le futile expédient d'excuser la défaite de Waterloo par une foule de justifications fondées en grande partie

sur de faux exposés. Le lecteur trouvera une savante discussion à ce sujet dans un excellent article de l'Appendice ¹; mais il peut être nécessaire, au risque de quelque répétition, d'en dire quelque chose ici sous une forme plus populaire. Considérons dans l'ordre le plus naturel les allégations qui tendent à prouver l'incapacité du général anglais, et à démontrer que la bataille de Waterloo ne fut perdue par les Français que par une combinaison de fatalités extraordinaires.

La première, et la plus fréquemment répétée de ces allégations, est que le duc de Wellington fut surpris le 15 dans ses cantonnemens, et ne put assez tôt rassembler son armée à Quatre-Bras. Nul doute que sa grâce n'eût été très-blâmable si Napoléon, par une information expresse ou quelque mouvement indiquant son dessein, eût découvert sur quel point il comptait s'avancer. Mais l'usage chevaleresque d'assigner le lieu du combat n'est plus de

¹ Voyez, à la fin du tom. XVIII, ce récit de la bataille de Waterloo, également clair et scientifique, par Pringle, capitaine d'artillerie, qui suppléera amplement à ce qui manque à notre narration.

notre temps ; et Napoléon , plus que tout autre , possédait l'art de masquer ses mouvemens et de tromper son ennemi concernant le point sur lequel il méditait une attaque. Le duc et le prince Blücher furent donc obligés de préparer la concentration de leurs forces sur différens points , en attendant que le choix de Napoléon fût connu ; et pour être prêts à les rassembler sur quelque position que ce fût, ils durent, en étendant leurs cantonnemens , retarder en quelque sorte le mouvement sur toutes. Le duc ne pouvait sortir de Bruxelles , ou concentrer ses forces , jusqu'à ce qu'il fût informé de celles de l'ennemi. On a dit qu'un ministre français , qui lui avait promis de lui envoyer une copie du plan de campagne de Buonaparte , imagina un tour de finesse politique pour escamoter sa parole ¹. Nous ne prétendons pas nier l'acti-

¹ C'est Fouché, qui paraît avoir été en correspondance secrète avec toutes les puissances belligérantes , pendant qu'il était ministre de la police, sous Napoléon. Il se vante dans ses Mémoires, qu'il imagina de tenir sa parole au duc de Wellington, en lui envoyant le plan de campagne de Buonaparte par une femme, une maîtresse de poste flamande , qu'il fit arrêter sur la frontière. *Ainsi il tint sa promesse à la lettre, et la viola quant à l'esprit.*

Nous avons quelque raison de croire à cette histoire. Une

tivité et le talent déployés par Buonaparte , qui , s'il eût pu arriver avec toute son armée le soir du 15 juin , aurait probablement empêché la jonction projetée entre Blücher et Wellington ; mais la fameuse prière pour l'anéantissement du temps et de l'espace , serait aussi peu raisonnable dans la bouche d'un général que dans celle d'un amant ; et Buonaparte , enchaîné dans les limites contre lesquelles s'élève cette modeste supplique , n'amena pas à temps un corps suffisant de troupes pour chasser tout devant lui à Quatre-Bras ; tandis que de l'autre côté le duc de Wellington , vu les mêmes obstacles du temps et de l'espace , ne put réunir assez de forces pour repousser Ney et s'avancer au secours de Blücher dans l'action de Ligny ¹.

des merveilles de notre temps , c'est que Fouché , après avoir été l'auteur d'une telle complication de complots , de plans , et de contre-plans , d'intrigues révolutionnaires et contre-révolutionnaires , trouva encore le moyen de mourir dans son lit.

¹ Quelques personnes ont été assez simples pour regarder la surprise du duc de Wellington comme une chose incontestable , parce que les nouvelles de la marche des Français lui parvinrent dans *un* bal. Les idées de ces braves gens sur la guerre leur font croire apparemment qu'un général doit être en sentinelle , son bâton de commandement à la main , comme

On reproche aussi au duc de Wellington le choix de la plaine de Waterloo comme la marque d'un faible jugement, parce que, bien que cette plaine offrît tous les moyens de soutenir le combat ou de poursuivre la victoire, et surtout la facilité de communiquer avec l'armée prussienne, elle ne présentait, suivant la critique impériale, aucune sécurité en cas de retraite, puisqu'il n'y avait d'issue que la route de Bruxelles, le reste de la position étant couvert par la forêt de Soignes, devant laquelle l'armée anglaise était rangée, et où la retraite était présumée impossible.

En admettant le principe de cette critique, on pourrait répondre qu'un général ne camperait ou ne combattrait jamais s'il devait refuser la bataille sur tout autre champ que celui qui possède tous les avantages qui peuvent être recommandés en théorie. Le général doit examiner si le ter-

une statue au milieu d'une place publique, jusqu'au moment du combat.

« Calme est le cœur qui combat pour son pays! Il peut, la veille d'une bataille, se livrer au plaisir, plus doux encore quand le danger relève aux yeux du guerrier ces jouissances qui sont peut-être les dernières pour lui. »

HOME'S. — *Douglas.*

rain convient à l'exigence du moment, sans égard à d'autres circonstances moins pressantes. On a vu des généraux choisir de préférence des positions sans issue, comme il est arrivé à des conquérans de brûler leurs vaisseaux pour s'obliger à poursuivre leur entreprise jusqu'à la fin. Quoiqu'une retraite assurée soit certainement désirable, cependant de bons généraux s'en sont plus d'une fois dispensés, et notamment Napoléon lui-même. La bataille d'Essling ne se donna-t-elle pas sans aucun moyen de retraite, si ce n'est de frêles ponts sur le Danube? celle de Wagram également; et, pour tout dire, Napoléon, tandis qu'il blâmait le duc de Wellington de s'être placé devant une forêt, lui-même ne s'avancat-il pas au combat n'ayant derrière lui que le défilé des rues étroites et du pont plus étroit de Gennape, seule issue par laquelle, s'il était défait, il pouvait traverser la Dyle? On peut donc présumer que si le duc de Wellington choisit une position d'où la retraite était difficile, il avait regardé la retraite comme invraisemblable, et s'était cru en état de tenir bon jusqu'à l'arrivée des Prussiens.

Mais ce n'est pas là toute la question ; car les généraux anglais s'accordent à considérer la forêt de Soignes comme très-avantageuse à la position ; et loin d'en rien appréhender , le duc de Wellington croyait que, si sa première et sa seconde ligne étaient malheureusement forcées, il pourrait s'y maintenir contre toute l'armée française. Le village de Mont-Saint-Jean, en face, est une excellente ressource pour une armée obligée d'occuper la forêt, qui est partout praticable pour les hommes et les chevaux, les arbres étant de haute futaie, sans rameaux bas ni taillis. Par un rare accord d'opinions, nous n'avons jamais rencontré un officier anglais qui ne regardât la forêt de Soignes comme une position admirable pour une dernière résistance ; témoin la défense du bois de Bossu, près de Quatre-Bras, contre les attaques réitérées du maréchal Ney. Cette accusation contre le duc de Wellington doit donc être rejetée comme nulle, d'après les principes de la tactique des Anglais. Tout ce que nous ajouterons, c'est qu'il est des circonstances où les habitudes nationales peuvent rendre une position

avantageuse aux soldats d'un pays, quand elle serait périlleuse à ceux d'un autre.

Le second point de cette critique envieuse est si singulier, que, s'il ne venait d'un grand homme dans l'adversité, on serait tenté de le trouver comique. Napoléon se montra mécontent d'avoir été vaincu par le procédé commun et vulgaire d'une bataille rangée, et non par des manœuvres spéciales et tout le développement de l'art militaire, de la part du vainqueur; mais si cela peut procurer quelque consolation à ceux qui chérissent sa renommée, il est facile de montrer que Napoléon fut victime d'un plan habilement conçu, et exécuté malgré les circonstances qui l'auraient fait abandonner par des hommes ordinaires; mais il eut affaire à un courage que rien ne pouvait arrêter, et à une persévérance qui ne recula pas devant l'exécution. Napoléon ne pénétra le dessein des généraux alliés que lorsqu'il était trop tard pour empêcher l'anéantissement de son armée; il fut vaincu enfin par une science militaire digne d'être comparée à celle de ses admirables campagnes.

Pour prouver ce que nous avançons, il

suffira de remarquer que les appuis naturels et les points de retraite des armées prussienne et anglaise étaient différens ; la première se dirigeant sur Maestricht, l'autre sur Anvers, d'où chacune attendait ses renforts. Sans égard pour cette considération, et pleins d'une mutuelle confiance, le prince-maréchal Blücher et le duc de Wellington convinrent de se réunir contre l'armée française. Cette réunion des forces alliées devait se faire à Ligny, où Blücher hasarda le combat. Par suite de cette combinaison projetée, l'activité de Napoléon et l'impossibilité, pour les Anglais, de concentrer assez de forces à Quatre-Bras pour accabler Ney et sa troupe, les empêchèrent de faire un mouvement oblique, et de secourir Blücher dans ce moment critique.

La partie alors eût été égale, et l'armée anglaise serait venue au secours des Prussiens à Ligny, comme les Prussiens vinrent au secours des Anglais à Waterloo.

Napoléon eut le mérite de déconcerter ce plan pour le moment ; mais il ne découvrit pas, et ne pouvait découvrir que les généraux alliés conservaient, après la perte de la bataille de Ligny, le même dessein

qu'ils avaient au commencement de la campagne. Il imagina, comme tout ce qui l'entourait, que Blücher se retirerait sur Namur, ou dans tout autre direction qui le séparerait des Anglais; car il était naturel de penser qu'une armée défaite se rapprocherait de ses ressources, plutôt que d'entreprendre de nouvelles opérations offensives. Napoléon se méprit, à cet égard, au point de croire que si Blücher se retirait sur la même ligne que les Anglais, les moyens qui restaient aux Prussiens pour coopérer avec leurs alliés étaient si limités, et, peut-être pensait-il, le courage du général si abattu, que le maréchal Grouchy, avec trente-deux mille hommes, suffirait pour les tenir en échec. En conséquence, le maréchal fut, comme nous l'avons vu, envoyé beaucoup trop tard, sans autres instructions que de suivre les Prussiens et d'occuper leur attention. Trompé par les démonstrations de Blücher, il prit d'abord la route de Namur, et sans aucune faute de sa part, il perdit un temps précieux.

Buonaparte blâme le maréchal Grouchy de n'avoir pas découvert la direction réelle de Blücher, qu'il n'avait aucun moyen de

connaître, et de n'avoir pas obéi à des ordres qui non-seulement ne lui furent jamais donnés, mais encore qui ne pouvaient l'être, parce que Napoléon ignorait aussi-bien que le maréchal, que Blücher eût pris la détermination de se réunir à tout événement à Wellington. Ce projet d'agir de concert était pour l'empereur l'énigme du Sphinx, et il fut vaincu parce qu'il ne put la deviner. Il tourna même cette idée en ridicule. Un de ses officiers, suivant le baron Muffling, ayant fait entrevoir la simple possibilité d'une jonction entre l'armée prussienne et celle de Wellington, Napoléon sourit avec mépris. « L'armée prussienne ! dit-il, elle est défaite ; elle ne peut se rallier de trois jours : j'ai soixante-quinze mille hommes, les Anglais cinquante mille seulement ; Bruxelles me tend les bras ; l'opposition anglaise n'attend que mes succès pour lever la tête. Alors, adieu subsides et adieu coalition ! » Napoléon reconnut franchement, à bord du *Northumberland*, qu'il ne soupçonnait pas que le duc de Wellington se proposât de combattre ; en sorte qu'il négligea de reconnaître le terrain assez exactement. On sait que lors-

qu'il aperçut les Anglais encore dans leur position le matin du 18, il s'écria : « Je les tiens donc ces Anglais ! »

Ce fut à onze heures et demie , lorsque commençait la bataille de Waterloo , que Grouchy, comme il a déjà été dit, surprit l'arrière-garde des Prussiens. Une force considérable, paraissant être toute l'armée prussienne, était devant le maréchal, qui, d'après la nature du terrain, n'avait aucun moyen d'en reconnaître le nombre, ni de découvrir que trois divisions de l'armée de Blücher étaient déjà en marche à droite, à travers les défilés de Saint-Lambert; et que c'était seulement la division de Thielman qui restait sur la Dyle. Encore moins pouvait-il savoir, ce qui n'était connu que du duc et de Blücher, que les Anglais devaient donner la bataille à Waterloo. Il entendit à la vérité une forte canonnade dans cette direction; mais elle pouvait provenir d'une attaque sur l'arrière-garde anglaise, le duc, dans l'opinion générale de l'armée française, étant en pleine retraite sur Anvers. De toute manière, les ordres du maréchal étaient d'attaquer l'ennemi qu'il avait devant lui; il ne pouvait

oublier que Ney avait été réprimandé pour avoir détaché une partie de ses troupes, le 16, sur le bruit d'une canonnade, et il devait naturellement désirer d'éviter le même blâme pour la même cause. Si même Napoléon était sérieusement engagé avec les Anglais, il semblait que Grouchy dût occuper les nombreuses forces qu'il observait à Wavres, et se ranger le long de la Dyle, pour les empêcher de rien entreprendre contre Napoléon, si, malgré toutes les probabilités, il était engagé dans une bataille générale. Enfin, comme Grouchy pensait avoir devant lui toute l'armée prussienne, évaluée à quatre-vingt mille hommes, il lui eût été impossible de détacher d'une armée de trente-deux mille hommes un corps considérable au secours de Napoléon. En attaquant avec des forces si inégales, il montrait son dévouement, au risque d'être totalement détruit.

Cependant, il engagea la bataille sans hésiter, et attaqua la ligne des Prussiens le long de la Dyle, sur tous les points, à Wavres, au moulin de Bielge et au village de Limale. Les Prussiens sous Thielman se défendirent avec une telle valeur, que

Grouchy ne put occuper que cette partie de Wavres qui était de son côté sur la Dyle. A quatre heures, et conséquemment quand le sort de la bataille de Waterloo était presque décidé, Grouchy reçut du maréchal Soult le seul ordre qui lui parvint dans la journée, et qui lui enjoignait de manœuvrer pour se réunir au flanc droit de l'empereur; mais en même temps lui donnant la fausse nouvelle que la bataille était gagnée sur la ligne de Waterloo. Un *post-scriptum* informait Grouchy que Bulow paraissait sur le flanc droit de Napoléon, et que s'il arrivait à temps, il prendrait le Prussien *flagrante delicto*.

Ces ordres étaient clairs; mais il fallait deux choses pour les exécuter : la première, que Grouchy pût se défaire de Thielman, avec lequel il s'était si étroitement engagé, et qui n'eût pas manqué de poursuivre le maréchal français, s'il se fût retiré sans l'avoir repoussé; secondement, il était indispensable qu'il passât la petite rivière de la Dyle, défendue par la division de Thielman, puisque la route par les bois de Chapelle-Lambert était celle par laquelle

il pouvait plus facilement marcher sur Waterloo. Grouchy redoubla d'efforts pour forcer la Dyle, mais il ne put y réussir avant la nuit, et même alors ce fut partiellement; car les Prussiens continuèrent à occuper le moulin de Bielge, et restèrent en force, à la portée d'un coup de canon de la position de Grouchy.

Le lendemain matin, le maréchal, inquiet d'apprendre avec certitude le sort de Napoléon, quoiqu'il le crût vainqueur d'après la lettre de Soult, envoya reconnaître. Quand il apprit la vérité, il commença sa retraite avec tant de talent, que malgré la vive poursuite des Prussiens dans tout le feu de la victoire, il put ramener sa division entière sous les murs de Paris. D'après toutes ces circonstances, il est prouvé que Buonaparte n'avait nul droit de compter sur le secours de Grouchy, puisqu'il obéit scrupuleusement à ses ordres; et quand, à quatre heures, l'ordre d'attaquer et de presser l'arrière-garde prussienne fut changé par Soult en celui de se porter à l'aile droite de Buonaparte, Grouchy était vivement engagé avec Thielman, qu'il lui fallait nécessairement défaire avant de tra-

verser la Dyle, pour accomplir la jonction proposée.

Le mouvement de Blücher fut donc l'inspiration du courage et du jugement, puisque le prince-maréchal laissa une seule division de son armée pour soutenir un combat douteux contre Grouchy, et s'enveloppa lui-même avec les trois autres dans ce mouvement de flanc, à travers les bois de Saint-Lambert, par lequel Blücher paya avec intérêt ce qu'il devait à Napoléon pour un mouvement semblable, avant les affaires de Champ-Aubert et de Montmirail en 1814.

Le même système adopté par Blücher exigeait que le duc de Wellington maintînt sa position en se bornant à une stricte défensive. La tentative de succès partiels ne pouvait faire avancer les Anglais, qui devaient, avant tout, garder leur terrain. Chaque pas rétrograde qu'ils eussent pu faire faire aux Français avant l'arrivée des Prussiens, aurait été désavantageux d'autant, puisque l'important n'était pas de battre l'ennemi par les efforts des Anglais seuls, ce qui, dans l'état des deux armées, n'eût abouti qu'à une victoire momenta-

née, mais de l'arrêter dans la position de la Belle-Alliance, jusqu'à l'arrivée de l'armée de Blücher. Quand donc Napoléon objecte à la conduite du duc de Wellington, le 18, qu'il ne manoeuvra pas assez tôt, il critique la circonstance même qui rendit la victoire décisive. Il fut lui-même arrêté dans sa position, jusqu'à ce que sa perte fût inévitable.

Presque tous les historiens français, et quelques Anglais, se sont plu à dire que les Anglais étaient au moment d'être défaits quand les Prussiens arrivèrent. C'est le contraire : les Français avaient attaqué, et les Anglais avaient résisté depuis onze heures jusqu'à près de sept; et quoique la bataille fût très-meurtrière, les premiers n'avaient remporté aucun avantage, excepté au bois d'Hougomont et à la ferme de la Haye-Sainte, avantages aussitôt perdus que gagnés. C'est avec raison que le baron Muffling dit « que la bataille n'eût pas été plus favorable à l'ennemi, quand bien même les Prussiens ne seraient pas arrivés. » C'est un témoin et un juge irrécusable; et sans doute il voulait exalter, autant que la vérité et l'honneur le per-

mettraient, la gloire acquise par ses compatriotes dans cette mémorable action, où il eut personnellement une grande part. Lorsque Napoléon faisait les derniers efforts, les troupes de Bulow étaient à la vérité sur le champ de bataille, mais elles n'avaient pas encore combattu, et leur présence n'avait excité aucune crainte. Napoléon annonça à sa garde, avant ce dernier effort, que les Prussiens qu'ils voyaient étaient poursuivis par les Français de l'armée de Grouchy. Peut-être le croyait-il lui-même; car le feu de l'artillerie de Grouchy, qu'on supposait à une lieue et demie, mais qui était réellement à près de trois lieues, s'entendait distinctement. Quelqu'un de la suite de Napoléon vit la fumée des hauteurs de Wavres. « La bataille est gagnée, dit-il; il faut forcer la position des Anglais, et les jeter sur les défilés. Allons! la garde en avant¹! » Ils attaquèrent donc dans la soirée, quand

¹ Napoléon a donné les mêmes détails à bord du *Northumberland*. Le général Gourgaud a dit inexactement que l'empereur avait pris le corps de Bulow pour celui de Grouchy. Napoléon a expliqué qu'il avait vu les Prussiens sur le champ de bataille, et leur avait opposé une force suffisante, croyant que Grouchy les pressait en arrière et en flanc.

L'armée était déjà repoussée en deçà de sa propre position. Ainsi, avant que les Prussiens arrivassent, Napoléon avait fait tout ce qu'il pouvait faire, et il ne lui restait plus un corps qui ne fût désorganisé, excepté quatre bataillons de la vieille garde. On ne peut donc dire que nos alliés protégèrent l'armée anglaise contre un ennemi qui était totalement défait ; mais les Prussiens méritent la reconnaissance de l'Angleterre et de l'Europe, par la généreuse et courageuse confiance avec laquelle ils vinrent au secours de Wellington à travers tant de dangers, et par le zèle et l'activité avec lesquels ils complétèrent la victoire.

Il est généralement reconnu que l'armée anglaise, épuisée par un si long combat, n'aurait pu profiter, en le terminant, du désordre de l'ennemi, tandis que rien ne peut surpasser la dextérité et la rapidité que les Prussiens mirent à le poursuivre.

Les lauriers de Waterloo doivent être partagés : les Anglais gagnèrent la bataille, les Prussiens l'achevèrent et assurèrent les fruits de la victoire¹.

¹ Les observations du baron Muffling, sur l'armée anglaise, intéresseront nos lecteurs :

« Il n'y a peut-être pas dans toute l'Europe une armée supérieure à l'armée anglaise, sur le champ de bataille ; c'est-à-dire que c'est une armée dans laquelle l'instruction militaire est entièrement dirigée de ce côté, comme vers son objet exclusif. Le soldat anglais est fortement constitué, et la nature l'a doué de courage et d'intrépidité. Il est accoutumé à une discipline sévère, et il est bien armé. L'infanterie résiste avec succès à la cavalerie, et se montre plus indifférente qu'aucune autre armée de l'Europe, quand elle est attaquée en flanc ou en queue. Ces qualités expliquent pourquoi les Anglais n'ont jamais été défaits en bataille rangée, depuis qu'ils sont commandés par le duc de Wellington.

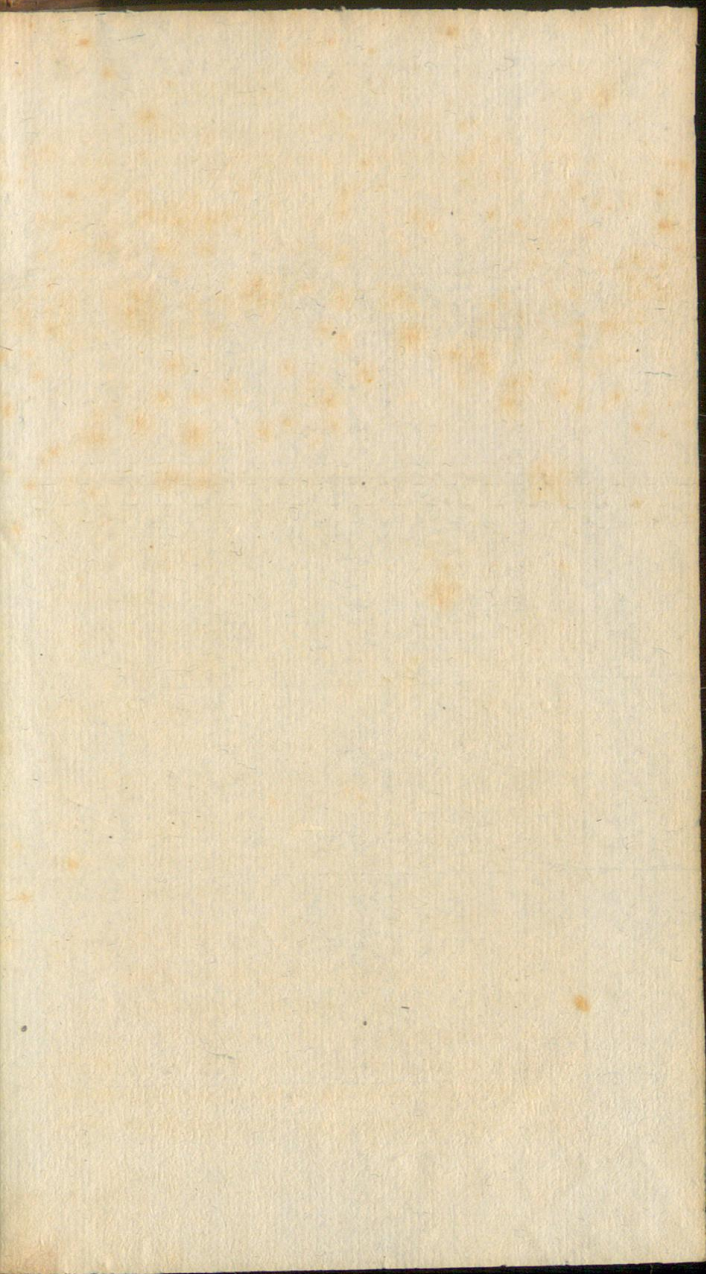
« D'autre part, il n'y a point de troupes en Europe moins exercées que les Anglais dans le *service léger* et les escarmouches ; aussi ne font-ils pas ce service eux-mêmes. L'armée anglaise en Espagne formait le centre autour duquel se ralliaient les Espagnols et les Portugais. Le duc de Wellington agissait sagement en réservant ses troupes anglaises pour les batailles régulières, et en entretenant cette idée parmi elles.

« Si, d'un côté, un pays est digne d'envie, qui possède une armée entièrement composée de grenadiers, de l'autre cette armée peut éprouver de grands désavantages, si elle n'a point un général qui comprenne sa situation particulière, et sache éviter le combat partout ailleurs que sur un terrain avantageux. Il est à croire que les Anglais feront rarement la guerre sur le continent sans alliés, et il paraît que leur système est établi sur ce principe.

« Une telle armée est aussi très-précieuse pour ses alliés ; car le point le plus difficile de l'art de la guerre aujourd'hui, est de former une armée pour les batailles rangées. » Le baron ajoute dans une note, sur la même opinion : « Les peuples qui habitent les autres parties du monde, et qui ne sont pas arrivés au même état que nous de civilisation, en sont la preuve. Ils savent mieux que les Européens combattre d'homme à homme, mais ils ne peuvent nous gagner une bataille. La dis-

cipline, dans toute la force du mot, est le fruit de l'instruction morale et religieuse. » *Histoire de la campagne de l'armée anglaise, etc., sous les ordres du duc de Wellington, et de l'armée prussienne sous les ordres du prince Blücher de Wahlstadt, 1815; par C. de W. Stuttgart et Tubinge, 1817.*

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.



Wm. H. W. 20